

La notion de tolérance. Dictionnaires.

Le Dictionnaire de l'Académie française. 1694. T. 2.

Tolerance. s. f. v. Souffrance, indulgence qu' on a pour ce qu' on ne peut empêcher. *Longue tolerance. ce n' est pas un droit, mais une tolerance. il ne jouit de cela que par tolerance.*

Le Dictionnaire de l'Académie française. Quatrième Édition. T.2 [1762]

TOLÉRANCE. s.f. Condescendance, indulgence pour ce qu' on ne peut empêcher, ou qu' on croit ne devoir pas empêcher. *Longue tolérance. Ce n' est pas un droit, mais une tolérance. Il ne jouit de cela que par tolérance. Il n' en jouit que par la tolérance de ceux qui le pourroient empêcher.* TOLÉRANCE se dit en matière de Religion, pour signifier, La condescendance qu' on a les uns pour les autres, touchant certains points qui ne sont point regardés comme essentiels à la Religion. *L' Église Latine a toujours usé de tolérance pour l' Église Grecque sur le mariage des Prêtres. Il faut que les Catholiques ayent une tolérance mutuelle à l' égard des différentes opinions de l' École.*

TOLÉRANCE se dit aussi De la condescendance politique qui fait quelquefois que les Souverains souffrent dans leurs États l' exercice d' une autre Religion que celle qui y est établie par les lois de l' État. *La tolérance est en usage en Hollande.*

Le Dictionnaire de l'Académie française. Cinquième Édition. T.2 [1798]

1- Condescendance, indulgence pour ce qu' on ne peut empêcher, ou qu' on croit ne devoir pas empêcher. *Longue tolérance. Ce n' est pas un droit, c' est une tolérance. Il ne jouit de cela que par tolérance. Il n' en jouit que par la tolérance de ceux qui le pourroient empêcher.*

2-Tolérance, se dit en matière de Religion, pour dire, La permission de professer une opinion, d' exercer un culte. *Tolérance Ecclésiastique. Tolérance Civile.*

La Tolérance Ecclésiastique ou Religieuse consiste à ne point traiter d' erreur nuisible au salut certaines opinions ou certains points de pratique. *La Tolérance Religieuse ne s' étend que sur ce qui--666--n' est pas déclaré article de Foi. La tolérance est prescrite aux Théologiens envers les opinions des diverses Écoles.*

La Tolérance Civile est la permission que le Prince ou l'État donne de professer telle opinion, d'exercer tel culte, de n' en professer aucun, sans aucune contrainte à cet égard. *La Tolérance Civile peut être restreinte à certains cultes. Tolérance civile générale pour toutes les Sectes Chrétiennes. Tolérance universelle de toutes les opinions sur la Divinité.*

Le Dictionnaire de l'Académie française. Sixième Édition. T.2 [1835]

TOLÉRANCE. s. f. Condescendance, indulgence pour ce qu' on ne peut empêcher, ou qu' on croit ne devoir pas empêcher. *Longue tolérance. Ce n' est pas un droit, c' est une tolérance. Il ne jouit de cela que par tolérance. Il n' en jouit que par la tolérance de ceux qui le pourroient empêcher.*

Il se dit particulièrement en Matière de religion; et l'on distingue la *Tolérance théologique* et la *Tolérance civile*.

Tolérance théologique ou *ecclésiastique* ou *religieuse*, La condescendance qu' on a les uns pour les autres, touchant certains points qui ne sont pas regardés comme essentiels à la religion. *L' Église latine a toujours usé de tolérance pour l' Église grecque sur le mariage des prêtres. La tolérance est prescrite aux théologiens touchant les opinions des diverses écoles. Une douce tolérance.*

Tolérance civile, La permission qu' un gouvernement accorde, de pratiquer, dans l'État, d'autres religions que celles qui y sont établies, reconnues par les lois, pratiquées par le plus

grand nombre des citoyens. *La tolérance civile est quelquefois restreinte à certains cultes, à certaines croyances. Tolérance générale, universelle. L' esprit de tolérance qui règne dans tel pays.*

Le Dictionnaire de l'Académie française. Huitième Édition. T.2 [1932]

n. f. Condescendance, indulgence, action de supporter ce qu' on ne peut empêcher ou qu'on croit ne devoir pas empêcher. Longue tolérance. Ce n' est pas un droit, c' est une tolérance. Il ne jouit de cela que par tolérance. Il n' en jouit que par la tolérance de ceux qui le pourraient empêcher. User de tolérance.

En termes d' Administration, Maison de tolérance, Maison de prostitution.

TOLÉRANCE s'emploie particulièrement en matière de religion et se dit de l' Action de supporter des idées, des sentiments différents des nôtres. Pratiquer la tolérance. Voltaire a été l' apôtre de la tolérance.

Tolérance théologique ou religieuse, Condescendance qu' on a les uns pour les autres, touchant certains points qui ne sont pas regardés comme essentiels à la religion. L' Église latine a toujours usé de tolérance pour l' Église grecque sur le mariage des prêtres. La tolérance est prescrite aux théologiens touchant les opinions des diverses écoles.

Tolérance civile, Permission qu' un gouvernement accorde de pratiquer, dans l' État, d' autres religions que celles qui y sont établies, reconnues par les lois, pratiquées par le plus grand nombre des citoyens. La tolérance civile est quelquefois restreinte à certains cultes, à certaines croyances. Tolérance générale, universelle. Édité de tolérance. [...]

Dictionnaire de la langue française (Littré). Tome 4 [1873]

1 Condescendance, indulgence pour ce qu' on ne peut pas ou ne veut pas empêcher.

Qu' est-ce que la tolérance ? c' est l'apanage de l'humanité ; nous sommes tous pétris de faiblesse et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c' est la première loi de nature, [Voltaire](#), Dict. phil. Tolérance

2 En matière de religion, tolérance théologique ou ecclésiastique ou religieuse, la condescendance qu' on a les uns pour les autres touchant certains points qui ne sont pas regardés comme essentiels à la religion. L'Église latine a toujours usé de tolérance pour l'Église grecque sur le mariage des prêtres.

Tolérance civile, la permission qu' un gouvernement accorde de pratiquer d' autres cultes que le culte reconnu par l'État. *La tolérance civile, c' est-à-dire l'impunité accordée par le magistrat à toutes les sectes... est liée nécessairement avec la tolérance ecclésiastique, [Bossuet](#), 6^e avert. III, 11.*

3 Au point de vue philosophique, admission du principe qui oblige à ne pas persécuter ceux qui ne pensent pas comme nous en matière de religion. *Si vous souffrez l'erreur qui attaque ces deux attributs divins [la spiritualité et l'immutabilité], de l'un à l'autre on vous poussera sur tous les points ; et, dussiez-vous en périr, il vous faudra avaler tout le poison de la tolérance, [Bossuet](#), 6^e avert. 109. Introduire parmi eux la confusion de Babel et l'indifférence des religions sous le nom de tolérance, [Bossuet](#), 1^{re} instr. past. 19. Comme il s'y déclarait ouvertement pour la tolérance universelle, décidant nettement qu' on avait eu tort de brûler Servet, Note de la lett. 73 de BAYLE, du 24 févr. 1689, t. I, p. 255. Je ne crois pas que je parvienne jamais à faire établir de mon vivant une tolérance entière en France ; mais j'en aurai du moins jeté les premiers fondements, [Voltaire](#), Lett. Mariott, 28 mars 1766. L'esprit de tolérance commence enfin à s'introduire chez les Français, qui ont passé longtemps pour aussi volages que cruels, [Voltaire](#), Serm. Josias Rossette. La tolérance est aussi nécessaire en*

politique qu'en religion ; c'est l'orgueil seul qui est intolérant, [Voltaire](#), Pol. et lég. Idées républ. 51. La douceur de ce gouvernement [Hollande] et la tolérance de toutes les manières d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplèrent la Hollande d'une foule d'étrangers, [Voltaire](#), Mœurs, 187. Je ne viens pas prêcher la tolérance ; la liberté la plus illimitée de religion est, à mes yeux, un droit si sacré, que le mot tolérance, qui voudrait l'exprimer, me paraît, en quelque sorte, tyrannique lui-même, puisque l'autorité qui tolère pourrait ne pas tolérer, [Mirabeau](#), Collection, t. II, p. 61.

4Disposition de ceux qui supportent patiemment des opinions opposées aux leurs. [...]

Voltaire. « L'apôtre de la tolérance »

Traité sur la tolérance/Édition 1763 (chapitre XXIII. Prière à Dieu)

Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse, c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes & de tous les temps, s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, & imperceptibles au reste de l'Univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les Décrets sont immuables comme éternels. Daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature ! que ces erreurs ne fassent point nos calamités ! Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, & des mains pour nous égorger ; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible & passagère ! que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos Lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, & si égales devant toi ; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes, ne soient pas des signaux de haine & de persécution ! que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer, supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil ! que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer, ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire ! qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne Langue, ou dans un jargon plus nouveau ! que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominant sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, & qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur & richesse, & que les autres les voient sans envie ! car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage, qui ravit par la force le fruit du travail & de l'industrie paisible ! Si les fléaux de la guerre sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, & employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant !

Voltaire. Article « Tolérance » (Dictionnaire philosophique, 1764)

Qu'est-ce que la tolérance ? C'est l'apanage de l'humanité. Nous sommes tous pétris de faiblesses et d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos sottises, c'est la première loi de la nature.

Qu'à la bourse d'Amsterdam, de Londres, ou de Surate ou de Bassora, le guèbre¹, le banian², le juif, le mahométan, le déicole chinois³, le bramin⁴, le chrétien grec, le chrétien romain, le chrétien protestant, le chrétien quaker⁵, trafiquent ensemble : ils ne lèveront pas le poignard les uns sur les autres pour gagner des âmes à leur religion. Pourquoi donc nous sommes-nous égorgés presque sans interruption depuis le premier concile de Nicée [325] ?

Constantin commença par donner un édit qui permettait toutes les religions ; il finit par persécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'État. Les Romains permettaient tous les cultes, jusqu'à celui des Juifs, jusqu'à celui des Égyptiens, pour lesquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolérait-elle ces cultes ? C'est que ni les Égyptiens, ni même les Juifs, ne cherchaient à exterminer l'ancienne religion de l'empire, ne couraient point la terre et les mers pour faire des prosélytes : ils ne songeaient qu'à gagner de l'argent ; mais il est incontestable que les chrétiens voulaient que leur religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la statue de Jupiter fût à Jérusalem ; mais les chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. Saint Thomas a la bonne foi d'avouer que si les chrétiens ne détrônèrent pas les empereurs, c'est qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc nécessairement ennemis de toute la terre, jusqu'à ce qu'elle fût convertie.

[...]

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frère, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre : cela ne suture pas de difficulté ; mais le gouvernement, mais les magistrats, mais les princes, comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur ? Si ce sont des étrangers puissants, il est certain qu'un prince fera alliance avec eux. François Ier, très-chrétien, s'unira avec les musulmans contre Charles-Quint, très-catholique. François Ier donnera de l'argent aux luthériens d'Allemagne pour les soutenir dans leur révolte contre l'empereur ; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les luthériens chez lui. Il les paye en Saxe par politique ; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il ? Les persécutions font des prosélytes ; bientôt la France sera pleine de nouveaux protestants : d'abord ils se laisseront pendre, et puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles, puis viendra la Saint-Barthélemy [1572] ; et ce coin du monde sera pire que tout ce que les anciens et les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés, qui n'avez jamais pu rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits ! Malheureux, que l'exemple des noachides, des lettrés chinois, des parsis et de tous les sages, n'a jamais pu conduire ! Monstres, qui avez besoin de superstitions comme le gésier des corbeaux a besoin de charognes ! On vous l'a déjà dit, et on n'a autre chose à vous dire : si vous avez deux religions chez vous, elles se couperont la gorge ; si vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le Grand Turc : il gouverne des guèbres, des banians, des chrétiens grecs, des

¹ « Celui, celle qui est attachée à la religion de Zoroastre » (Litttré)

² sous-caste de marchands et prêteurs sur gage

³ de *Deus*, dieu, et *colere*, rendre un culte, honorer

⁴ = bramane : « Nom donné aux prêtres formant la première des quatre grandes castes chez les Indiens, et enseignant la doctrine des Védas ou livres sacrés » (Litttré)

⁵ Mouvement de rénovation religieuse fondé en Angleterre au XVIIe siècle (George Fox) et qui a essaimé dans les colonies anglaises. L'accent principal est mis sur l'expérience directe et immédiate de Dieu (l'un de ses noms est *inner light*. Voltaire, dans ses *Lettres philosophiques* (1734), leur consacre plusieurs chapitres (Lettres I-IV)

nestoriens⁶, des romains. Le premier qui veut exciter du tumulte est empalé ; et tout le monde est tranquille.

⁶ partisan de Nestorius, dont la doctrine des deux substances distinctes de Jésus-Christ (une divine et une humaine) a été condamnée comme hérésie.

Frédéric II (1712 – 1786). Eloge de Voltaire, 1778 (*Oeuvres*, 7, 73)

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. de Voltaire, nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea. Les cagots lui imputèrent donc encore d'avoir exposé les sentiments d'Épicure, de Hobbes, de Woolston, du lord Bolingbroke⁷ et d'autres philosophes. Mais n'est-il pas clair que, loin de fortifier ces opinions par ce que tout autre y aurait pu ajouter, il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs ? Et de plus, si la religion a pour fondement la vérité, qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle ? M. de Voltaire en était si convaincu, qu'il ne croyait pas que des doutes de quelques philosophes puissent l'emporter sur les inspirations divines. Mais allons plus loin, comparons la morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs. Les hommes doivent s'aimer comme des frères, dit-il; leur devoir est de s'aider mutuellement à supporter le fardeau de la vie, où la somme des maux l'emporte sur celle des biens; leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies; loin de se persécuter parce qu'ils ne pensent pas de même, ils doivent se borner à rectifier le jugement de ceux qui sont dans l'erreur, par le raisonnement, sans substituer aux arguments le fer et les flammes; en un mot, ils doivent se conduire envers leur prochain comme ils voudraient qu'il en usât envers eux. Est-ce M. de Voltaire qui parle, ou est-ce l'apôtre saint Jean, ou est-ce le langage de l'Évangile ? Opposons à ceci la morale pratique de l'hypocrisie ou du faux zèle ; elle s'exprime ainsi : Exterminons ceux qui ne pensent pas ce que nous voulons qu'ils pensent, accablons ceux qui dévoilent notre ambition et nos vices, que Dieu soit le bouclier de nos iniquités; que les hommes se déchirent, que le sang coule, qu'importe, pourvu que notre autorité s'accroisse ? Rendons Dieu implacable et cruel, pour que la recette des douanes du purgatoire et du paradis augmente nos revenus. Voilà <74> comme la religion sert souvent de prétexte aux passions des hommes, et comme, par leur perversité, la source la plus pure du bien devient celle du mal.

La cause de M. de Voltaire étant aussi bonne que nous venons de l'exposer, il emporta les suffrages de tous les tribunaux où la raison était plus écoutée que les sophismes mystiques. Quelque persécution qu'il endurât de la haine théologale, il distingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent : il rendait justice aux ecclésiastiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Église ; il ne blâmait que ceux dont les mœurs perverses les rendirent l'abomination publique. © <http://friedrich.uni-trier.de/fr/oeuvres/7/73/text/>

Avant-propos de l'Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury

L'établissement de la religion chrétienne a eu, comme tous les empires, de faibles commencements. Un Juif de la lie du peuple, dont la naissance est douteuse, qui mêle aux absurdités d'anciennes prophéties hébraïques des préceptes d'une bonne morale, auquel on attribue des miracles, et qui finit par être condamné à un supplice ignominieux, est le héros de cette secte. Douze fanatiques se répandent de l'Orient jusqu'en Italie; ils gagnent les esprits par cette morale si sainte et si pure qu'ils prêchaient; et si l'on excepte quelques miracles propres à ébranler des imaginations ardentes, ils n'enseignaient que le déisme. Cette religion commençait à se répandre dans le temps que l'empire romain gémissait sous la tyrannie de quelques monstres qui le gouvernèrent consécutivement. Durant ces règnes de sang, le citoyen, préparé à tous les malheurs qui peuvent accabler l'humanité, ne trouvait de consolation et de soutien contre d'aussi grands maux que dans le stoïcisme. La morale des chrétiens ressemblait à cette doctrine; et c'est l'unique cause de la rapidité des progrès que

⁷ Deux représentants du déisme anglais.

fit cette religion. Dès le règne de Claude, les chrétiens formaient des assemblées nombreuses où ils prenaient leurs agapes, qui étaient des soupers en communauté. Ceux qui étaient à la tête du gouverne-ment, d'autant plus soupçonneux qu'ils ne pouvaient se déguiser leur tyrannie, s'opposaient aux assemblées, aux conventicules, et à tout attroupement du peuple, par la crainte qu'il ne se tramât quelque complot, et qu'un chef de parti audacieux n'arborât l'étendard de la révolte. Le zèle des dévots brava les défenses du sénat; quelques fanatiques troublèrent les sacrifices du peuple, et poussèrent leur pieuse insolence jusqu'à renverser les simulacres des dieux; d'autres déchirèrent les édits des Empereurs; il y eut même des chrétiens engagés dans les légions, qui refusèrent d'obéir aux ordres de leurs supérieurs. De là ces persécutions dont l'Église fait trophée; de là le juste supplice de quelques chrétiens obscurs qu'on punit comme réfractaires aux lois de l'État, et comme perturbateurs du culte établi. Il fallut bien que les chrétiens fissent l'apothéose de leurs zéloteurs. Les bourreaux païens peuplaient le paradis; après ces exécutions, des prêtres recueillaient les ossements des suppliciés, et leur donnaient une sépulture honorable. Il fallait bien qu'il se fit des miracles à leurs tombeaux. Le peuple, abruti dans la superstition, honora bientôt les cendres des martyrs; bientôt on plaça leurs images dans les églises; de saints imposteurs, enchérissant les uns sur les autres, introduisirent insensiblement l'usage de l'invocation des saints. Mais sentant que cet usage était contraire au christianisme, surtout à la loi de Moïse, ils crurent sauver les apparences en distinguant le culte de latrerie de celui d'idolâtrie. Le vulgaire, qui ne distingue point, adora grossièrement et de bonne foi les saints. Toutefois ce dogme et ce culte nouveau ne s'établit que successivement, et il ne parvint à sa perfection qu'après le règne de Charlemagne, vers le milieu du neuvième siècle.

[La Réforme]

[...] le peuple même, tout grossier, tout stupide qu'il était, excédé des taxes qu'il payait au clergé, offensé du faste des évêques et de leur vie scandaleuse, était dans cette sorte d'agitation qui précède ordinairement les grandes révolutions. Enfin, la vente des indulgences consumma l'ouvrage, et fit perdre au saint-siège la moitié de l'Europe, qui renonça à son obéissance. Cette grande révolution des esprits devait arriver tôt ou tard, parce que, d'un côté, l'ambition ne connaît point de bornes, et que, de l'autre, l'esprit humain n'est capable que d'un certain degré de patience, et qu'en possession de duper les nations depuis tant de siècles, les pontifes ne pouvaient prévoir qu'en suivant les traces de leurs prédécesseurs, ils eussent le moindre risque à courir.

Un moine de Saxe, courageux jusqu'à la témérité, doué d'une imagination forte, capable de profiter de l'effervescence où étaient les esprits, devint le chef du parti qui se déclara contre Rome; ce Bellé-rophon terrassa la Chimère, et l'enchantement fut détruit. Si l'on s'arrête aux bassesses grossières de style, Martin Luther ne paraîtra qu'un moine fougueux, écrivain barbare d'un peuple peu éclairé. Si on lui reproche avec justice des invectives et même des injures prodiguées sans nombre, il faut considérer que ceux pour qui il écrivait, s'animaient par les imprécations, et ne comprenaient pas les arguments. Mais si nous examinons en gros l'ouvrage des réformateurs, il faut convenir que l'esprit humain doit à leurs travaux une partie de ses progrès: ils nous ont déchargés d'un nombre d'erreurs qui offusquaient l'esprit de nos pères. En rendant leurs rivaux circonspects, ils étouffèrent de nouvelles superstitions prêtes à éclore; et parce qu'ils étaient persécutés, ils furent tolérants. C'est sous l'asile sacré de cette tolérance établie dans les États protestants que la raison humaine a pu se développer, que des sages ont cultivé la philosophie, et que les bornes de nos connaissances se sont étendues. Quand Luther n'aurait fait que délivrer les princes et les peuples du servile esclavage où les tenait la cour de Rome, il aurait mérité qu'on lui érigeât

des autels comme au libérateur de la patrie; et n'eût-il déchiré que la moitié du voile de la superstition, quelle reconnaissance la vérité ne lui en doit-elle pas! L'œil critique et sévère des réformateurs arrêta les Pères du concile de Trente, prêts à faire de la Vierge la quatrième personne de la Trinité; toutefois, pour la consoler, ils lui donnèrent le titre de mère de Dieu et de reine du ciel.

Les protestants, qui se distinguaient par des vertus austères, forcèrent le clergé catholique à mettre plus de décence dans ses mœurs. Les miracles cessèrent; on canonisa moins de saints; le saint-siège ne fut plus prostitué à des pontifes d'une vie scandaleuse; les souverains furent à l'abri des excommunications; les églises furent moins exposées aux interdits; les peuples ne furent plus relevés de leur serment; et les indulgences passèrent de mode. Il résulta encore un avantage de la réforme : c'est que les théologiens de tant de sectes, obligés de combattre de la plume, étaient forcés de s'instruire; le besoin de savoir les rendit savants. On vit renaître l'éloquence de la Grèce et de l'ancienne Rome; mais il est vrai qu'on ne l'employa qu'à des disputes absurdes de théologie, que personne ne peut lire. Toutefois de grands hommes parurent en chaque parti, et des chaires que la fainéantise et l'ignorance avaient remplies, furent occupées par des docteurs d'un mérite éminent.

Tel fut le bien que produisit la réforme. Si nous le comparons aux maux qu'elle causa, il faut convenir que le bénéfice qui nous en revient, a été chèrement acheté. Dans toute l'Europe, les esprits étaient en fermentation : les laïques examinaient ce qu'ils avaient adoré, les évêques et les abbés craignaient la perte de leurs revenus, les papes, celle de leur autorité, et tout le monde prit feu. Rien de plus acharné ni de plus impitoyable que la haine théologique : cette haine, se mêlant à la politique des souverains, occasionna ces guerres qui ravagèrent tant d'empires; des torrents de sang inondèrent l'Allemagne, la France et les Pays-Bas; ce ne fut qu'après des succès longtemps balancés, après toutes les horreurs que la méchanceté des hommes, abandonnée à elle-même et jointe au fanatisme, peut commettre, qu'au milieu des débris fumants de leur patrie, l'Allemagne et la Hollande acquirent ce bien inestimable, la liberté de penser. Depuis, tout le Nord suivit leur exemple.

Miroir des princes, ou instruction du Roi pour le jeune duc Charles-Eugène de Wurtemberg *Œuvres* 9

Vous êtes le chef de la religion civile du pays, qui consiste dans l'honnêteté et dans toutes les vertus morales. Il est de votre devoir de les faire pratiquer, et principalement l'humanité, qui est la vertu cardinale de tout être pensant. Laissez la religion spirituelle à l'Être suprême. Nous sommes tous des aveugles sur cette matière, égarés par des erreurs différentes. Qui est le téméraire d'entre nous qui veuille juger du bon chemin?

Gardez-vous donc du fanatisme dans la religion, qui produit les persécutions. Si de misérables mortels peuvent plaire à l'Être suprême, c'est par les bienfaits qu'ils répandent sur les hommes, et non par les violences qu'ils exercent sur des esprits têtus. Quand même la vraie religion, qui est l'humanité, ne vous engagerait pas à cette conduite, votre politique doit le faire, car tous vos sujets sont protestants. La tolérance vous en fera adorer; la persécution vous en rendra l'horreur.

©<http://friedrich.uni-trier.de/fr/oeuvres/9/6/text/?h=religion>